

## Empedoclea-Terentia ou la ruelle de la rhétorique

Il ne faudra pas s'y tromper: l'action que l'on va voir se jouer, en réalité, ne sera rien d'autre qu'un *actus tragicus*. Si l'on préfère, on pourra cependant considérer le tout comme une sorte de drame dans lequel la rhétorique, à la fin de la République, jouera son dernier grand rôle, avant de renaître et de connaître l'apothéose avec Quintilien, Tacite et tous leurs successeurs. Mais on dira sans doute qu'il ne saurait exister de drame véritable sans la présence du fantastique comme élément nécessaire de sa composition. A cette objection nous apporterons une réponse facile: au commencement de cette histoire apparaît providentiellement un fantôme qui, par sa seule présence, assure la participation requise du fantastique dans le drame en gestation.

Naturellement, dans notre vision des fantômes, nous sommes toujours victimes des vieux clichés qu'a imprimés dans notre imaginaire une certaine littérature venue d'outre-Manche. Et les fantômes vont ainsi et encore vêtus de leur robe blanche et traînant après soi une lourde chaîne aux pieds. Triste tableau que cette pâleur sépulcrale du linceul souillé par la rouille de la ferraille. En regard de la tenue pitoyable de ces pauvres fantoches de mauvais films d'épouvante, notre fantôme aura une autre allure, tout entière résumée dans cette formule qui raille les détectives en chapeau melon et bottes de cuir: *«manteau de pourpre et sandales de bronze»*.

À ces deux détails déjà, témoins et reflets extérieurs de sa noblesse d'âme et de sa force d'action, de la pureté et de l'énergie de son être, on aura reconnu notre personnage fantastique et légendaire: il possède les traits d'Empédocle, tel que le décrit

Elien<sup>1</sup>. Il ne nous reste désormais plus qu'un seul point à éclairer, au sujet de notre fantôme, pour savoir ce qui unit son destin aux aventures largement postérieures, mais néanmoins dramatiques et rhétoriques, de Terentia, la femme de Cicéron, et de deux autres orateurs, après lui, auxquels elle succombera certainement pour l'amour suprême de la rhétorique...

\* \* \*

À dire la pure vérité, nous ne savons pas si Terentia croyait fermement aux fantômes et, en particulier, au fantôme de la rhétorique. Mais si tel était le cas, il est plus que probable qu'Empédocle devait lui apparaître posséder un certain nombre de qualités capables de justifier l'attribution à sa personne de cette sublime appellation. Ce beau titre, en effet, Empédocle le méritait parfaitement, aussi bien sur le plan du fantastique que de la rhétorique.

Pour faire un beau fantôme, il faut avoir une belle mort ou du moins trépasser d'une façon suffisamment extraordinaire. Les théories de la métempsycose, qu'Empédocle tenait de Pythagore, sont formelles en la matière: ne devient pas fantôme qui veut et pour être autorisé à hanter les vivants, il convient de passer par une mort remarquable voire même illustre, si possible. La fin d'Empédocle ne manqua pas de provoquer la surprise ni de soulever l'émotion et l'horreur. Rien de moins banal que de vouloir se suicider en se précipitant dans les flammes furieuses du cratère actif de l'Etna! Sur son visage, tout respirait la grandeur et la gravité que confirmait sa tenue légendaire: manteau de pourpre et sandales de bronze. Sur le coup, le Cyclope stupéfait ne rendit rien du corps ni du manteau, mais la tradition nous dit qu'à quelques temps de là, la lave vomit l'une des sandales d'airain. Ce signe fut interprété comme la preuve de l'action du surnaturel. Certains l'interprétèrent même comme une preuve de son caractère divin<sup>2</sup>, ce qui était sans

1 Elien, *Histoires Variées*, XII,2. L'ensemble des textes cités sur Empédocle provient de J.-P. Dumont, *Les Présocratiques*, Paris, 1988, 321 et sq.

2 Diogène Laërce, *Vies*, VIII, 69.

doute excessif, mais faisait de lui une sorte de héros comparable à Jason, «l'homme à la seule chaussure», dont le savoir était d'autant plus redoutable qu'il lui venait du Centaure. Du reste ce n'est certainement pas pour rien que la tradition attribue à Empédocle une victoire à Olympie<sup>3</sup> dans la course de chevaux, pour montrer que, comme Jason encore, il savait triompher des épreuves les plus redoutables. Mais là devait s'arrêter la comparaison, car la véritable vocation d'Empédocle n'était ni de devenir un dieu ni de jouer au héros: son destin de suicidé était de revenir hanter l'imagination et la pensée de ses successeurs, tous les poètes qui, comme nous le verrons, l'ont puissamment admiré et vénéré. Aussi bien sa mort volontaire à 60 ans<sup>4</sup> et le choix de l'errance éternelle qu'implique son suicide ne font l'objet d'aucune critique de la part des Anciens. Le droit au suicide du poète et son choix d'une vie fantômatique sont comparables, pour eux, au désir profond de l'oiseleur, tombé dans un puits, en suivant le vol d'un merle, et qui ne veut pas que l'on vienne le secourir. C'est encore cette même attitude qu'illustre Horace<sup>5</sup>, quand il ajoute que vouloir sauver un poète malgré lui, c'est vouloir aussi l'assassiner.

Ainsi, peu à peu, s'est élevée cette statue fantastique du personnage, d'abord dans l'imagination populaire et bientôt, très concrètement, à Rome. Il lui manquait, au début, la stature rhétorique, mais bien vite les commentateurs vinrent l'ajouter aux données fournies par les biographes. Le fantôme de la rhétorique prenait son envol. Pour mieux accréditer cette double image, on n'hésita pas à faire de lui le père-fondateur de la rhétorique, ce qui permettait de l'associer aux témoignages nombreux qui voyaient en Zénon le père de la dialectique<sup>6</sup> et en Pythagore l'inventeur du mot *philosophia*, comme le redira non sans fierté chauvine Cicéron, à diverses reprises. Pour les Romains, en effet, le point est d'importance capitale, car à travers les deux identités remarquables du maître et de l'élève, de Pythagore et d'Empédocle, tous deux profondément enracinés

3 Athénée, *Les Déniosophistes*, I, 3 E.

4 Mort à 60 ans, cf. Diog. Laërce, *Vies*, VIII.

5 *Art Poet.*, V, 58 et sq.

6 Suidas, *Lexique*, «Zénon». Diog. Laërce, *ibidem*.

sur le sol italien, au sens large, une certaine fierté romaine pouvait redresser la tête en face de la superbe sagesse grecque. On comprend donc les raisons de la séduction exercée par ce genre de personnage sur la fierté romaine. Ainsi parut Empédocle, sur le registre de la rhétorique. Mais personne à Rome ne nous dit vraiment pourquoi il fallait inventer la rhétorique? La question —difficile et délicate pour nous modernes, n'assombrissait guère les crânes d'autrefois car ils savaient, eux, que la rhétorique n'était qu'une part de la philosophie mais une partie essentielle, quelque chose comme les poumons ou les cordes vocales.

Si bien que les compliments que l'Antiquité décerne à la rhétorique d'Empédocle, passent en définitive par l'éloge de sa philosophie. Ainsi le fameux dialogue fondamental entre l'Amour et la Haine n'est rhétorique que parce qu'il participe foncièrement à la réflexion philosophique. Du même coup et à la fois, parce que l'origine de toute chose ou vie remonte à cette lutte de l'Amour contre la Haine, la philosophie d'Empédocle devient «physicienne», un peu comme nous la dirions, avec les réserves qui s'imposent: «matérialiste». Les Anciens préféraient parler de «philosophie naturelle». Ainsi Aulu-Gelle <sup>7</sup> déclarait qu'Empédocle se distinguait dans l'étude de la philosophie naturelle. Pline <sup>8</sup> le nomme « philosophe de la nature» et Suidas <sup>9</sup> ajoute encore à sa grandeur la qualité de poète. Désormais le Sicilien génial entre dans la galerie des modèles que les Latins ne quitteront plus des yeux et qui donneront à Rome de véritables poètes et philosophes qui feront l'originalité et l'orgueil de la pensée et de la littérature latines. C'est cette fierté qui transparait dans l'éloge d'Empédocle que prononce Cicéron <sup>10</sup> pour mieux servir ses imitateurs romains: «ceux que les Grecs nomment les philosophes de la nature sont eux-mêmes des poètes, puisque Empédocle, philosophe de la nature, a composé un remarquable poème». Ainsi, celui que l'on surnommait «l'Empêche-Vent» parce qu'il était capable de maîtriser le vent, pestilentiel pour les hommes et stérilisant pour

7 Aulu-Gelle, *NA*, XVII, 21, 14.

8 Pline, *HN*, XXIX, 1, 5.

9 Suidas, *Lexique*, «Emp.».

10 Cic., *De orat.*, I, 50, 217.

les femmes, a su insuffler un esprit fécondant sur la rhétorique, la philosophie et la poésie romaines.

Dans tout cela, il est vrai, Terentia perd quelque peu de sa présence. Laissons-la, en silence, attendre le vrai moment d'intervenir dans le débat. Revenons à l'influence qu'a exercée Empédocle sur les philosophes et poètes romains. A ce propos, les témoignages anciens voient en Lucrèce et Varron des disciples associés du maître d'Agrigente. Lactance résume assez bien cette opinion lorsqu'il écrit <sup>11</sup>: «...Empédocle... dont on ne sait s'il faut le ranger au nombre des poètes ou des philosophes, parce qu'il a écrit en vers *de la Nature*, comme chez les Romains Lucrèce et Varron...». On trouve déjà chez Quintilien <sup>12</sup> ce même sentiment d'un nécessaire parallèle entre Empédocle, chez les Grecs, et Lucrèce et Varron chez les Romains, que conforte Velleius Paterculus <sup>13</sup>. Pour notre part et compte tenu de notre présent propos, nous laisserons de côté Varron et son *De rerum natura*, pour nous en tenir au cas de Lucrèce, dont le personnage plus énigmatique s'accorde mieux avec celui d'Empédocle. Bien entendu, le thème du suicide à lui seul suffit à réunir ces deux personnalités et ces deux destins, victimes des feux du volcan ou des flammes de l'amour. Pour Lucrèce, le fuseau des Parques semble avoir été plus rigoureux et parcimonieux encore que pour son Maître. En effet, si l'on en croit saint Jérôme <sup>14</sup>, le poète Lucrèce serait né en 95 av. J.-C. «Puis rendu fou par un philtre d'amour, il composa, dans les intervalles que lui laissa sa folie, un certain nombre de livres dont, par la suite, Cicéron assura la relecture (*emendavit*). Il se tua de sa propre main à l'âge de quarante-quatre ans». On peut discuter avec Pierre Grimal l'exactitude de cette datation <sup>15</sup>. Mais de ce témoignage nous retiendrons

11 Lactance, *Instit. div.*, II, 12, 4.

12 Quintilien, *Inst. orat.*, I, 4, 4.

13 Velleius Paterculus, II, 36, 2.

14 Saint Jérôme, *Chron.* 1922.

15 Selon les manuscrits, cette notice apparaît tantôt à l'année 1922 d'Abraham (= 95 av.J.-C.), tantôt à la suivante. Mais, une autre source, la *Vie de Virgile* de Donat, affirme que Lucrèce mourut le jour même où Virgile prenait la toge virile «sous les deux mêmes consuls que l'année de sa naissance» (= Crassus et Pompée), donc en 55, ce qui fait remonter à 98 la date de la naissance de Lucrèce.

plus précisément, dans le cadre de la recherche qui est la nôtre, deux points: le rapprochement suggéré avec Empédocle et la mention de Cicéron.

La relation avec Empédocle s'établit d'elle-même à travers le thème du suicide, déjà souligné par Horace. Mais la rencontre la plus profonde se fait sur le plan de la conception d'une poésie philosophique qui s'appuie sur une philosophie de la nature et l'usage de la rhétorique démonstrative et pédagogique. C'est à juste titre que l'on a montré l'influence d'Epicure sur Lucrèce. Ce n'est pas une raison pour minimiser celle d'Empédocle. Lucrèce prononce son éloge<sup>16</sup> quand il dit: «Rien de plus saint, rien de plus cher, que ce grand homme!». Mais, dès le *Prologue* du livre I, Empédocle est présent au cœur de la démonstration. L'invocation préliminaire à Vénus «*Aeneadum Genitrix*» mérite quelque commentaire. On peut y voir, en effet, une allusion à la politique de César et à son désir de ramener dans son camp les bonnes grâces d'une déesse abusivement confisquée par Pompée. La réaction du parti des césariens, tel Salluste, trouvera sa réalisation matérielle dans la construction du temple de *Venus Genitrix*, dans le nouveau Forum. On peut aussi lire dans ce *Prologue* une référence à la famille de Memmius, le dédicataire de l'œuvre, qui pouvait user du privilège de faire frapper des monnaies en l'honneur de *Venus Physica*, sur le revers des portraits des membres glorieux de la *gens Memmia*. On comprend dès lors que survienne au livre I toujours, cet éloge d'Empédocle, auteur d'une *Physica*, qui recherchait l'origine des choses de la nature dans le jeu contradictoire des forces de l'Amour et de la Haine.

La relation avec Cicéron, aussi curieux que cela puisse paraître, passe également par Empédocle, Lucrèce, l'Amour et la Haine... sans oublier Salluste! Notre réflexion de modernes a le plus grand mal à comprendre comment, matériellement, de telles rencontres d'idées pouvaient avoir une expression concrète dans la vie quotidienne des Romains de ce temps. Si un détail pouvait aider à comprendre cela, peut-être suffirait-il alors de rappeler que, dans la Ville éternelle, au Forum, une statue

16 Lucrèce, *De nat.*, I, 5, 714 et sq. Diog. Laërce, *ibidem*.

d'Empédocle, provenant d'Agrigente, voilée, avait été placée devant la Curie, sans voile. C'est elle que pouvaient contempler les *Patres* en descendant les marches qui conduisaient au *Comitium* lui-même bordé par une ceinture de statues d'hommes illustres que dominait la stature de Pythagore: le Maître... Quoi qu'il en fût, autour de cette représentation d'Empédocle et des idées qu'elle figurait, l'Amour et la Haine se sont affrontés et même jusqu'à enrôler comme soldats Cicéron et Salluste, dans un duel suffisamment mémorable pour avoir quelque apparence de réalité vécue. Le fantôme en manteau de pourpre et aux sandales de bronze avait pris sa place, en force, sous les yeux des plus illustres citoyens de Rome et semblait vouloir leur réserver la surprise de plus d'un de ses tours infernaux, lui qui, hélas! ne pouvait même pas goûter aux délices sulfureux du sombre royaume des ombres.

Entre Cicéron et Salluste donc, apparemment, les choses se sont mal passées... C'est le moins que l'on puisse dire, en relisant la lettre que Cicéron adresse à son frère à ce sujet <sup>17</sup>: «Les vers de Lucrèce, ainsi que tu me l'écris, se caractérisent par des illuminations nombreuses qui attestent le génie, mais on y sent beaucoup le procédé. Mais quand tu seras venu, je te tiendrai pour un vaillant homme, et non pour un homme ordinaire, si tu lis l'Empédocle de Salluste».

Passons rapidement sur le contenu critique de ce passage. Il vante les beautés illuminées du génie de Lucrèce. C'est bien la moindre des politesses. La réserve qui porte sur le sentiment du «procédé» rejoint la citation de Plutarque <sup>18</sup> où l'on voit le grand vol de l'Albatros atterrir bêtement sur le pont minable d'un petit bateau: «Certains déclarent, comme Empédocle, que les larmes se séparent du sang qui se trouve agité, comme le petit lait suinte du lait»...

Revenons, plus attentivement, sur les informations que comportent ces lignes. Elles nous disent tout d'abord que Cicéron avait en mains les «*poemata*» de Lucrèce et que, comme la lettre est datée de 54, il paraît vraisemblable d'admettre que

17 Cic., *ad Quint.*, II, 9, 3.

18 Plutarque, *QN*, XX, 2, 917 A.

Cicéron a été l'éditeur de Lucrèce, mort en 55, puisque né en 98, selon la chronologie proposée par Pierre Grimal <sup>19</sup>. Le message que nous livrent ensuite ces lignes porte sur ces «*Empedoclea*» d'un certain Salluste aux allures plus qu'énigmatiques. Que faut-il retenir, logiquement de ce texte, si du moins on accepte de le prendre au sérieux? —Il semble que Cicéron fasse clairement allusion à son travail d'éditeur de Lucrèce, tout en mentionnant l'ouvrage que proposait un certain Salluste sur Empédocle et dont nous ne pouvons savoir s'il s'agissait d'une édition, d'une traduction ou d'un commentaire.

Dans sa machine à fabriquer des inconnues, Henri Bardon <sup>20</sup> se fait plaisir en imaginant que ce Salluste n'est pas notre Salluste ou plutôt celui de Cicéron. Allons! Il faut tout de même beaucoup d'amour du doute pour aller nier que, lorsque Cicéron parle à son frère d'un certain Salluste, il ne puisse s'agir, précisément, de celui que l'on connaissait bien dans la famille, ne serait-ce qu'en raison de ses relations avec Térentia...

\* \* \*

Entre Lucrèce et Cicéron, d'une part, et Empédocle et Salluste, d'autre part, Terentia a fait son choix. Celle que Cicéron a longtemps considérée comme «la plus fidèle et la meilleure des épouses», paraît subitement aux yeux de son époux «malade»: «elle est malade dans son corps et dans son âme» écrit-il <sup>21</sup>. Elle détournait l'argent du ménage, au profit de sa propre cassette, avec la complicité de son affranchi Philotime <sup>22</sup>. Le divorce eut lieu sans doute dans les premiers mois de 46 <sup>23</sup>. Cicéron affirme qu'il ne se sentait plus en sécurité chez lui <sup>24</sup>. Terentia était-elle déjà engagée dans le parti des césariens où brillait l'étoile montante de Salluste? Ce qui est certain c'est que par les ori-

19 Cf. note 15, *supra*.

20 H. Bardon, *La litt. lat. inconnue*, I, Paris, 1952, 335.

21 Pierre Grimal, *Cicéron*, Paris, 1986, 200.

22 *Ibidem*, 29.

23 *Ibidem*, 320.

24 *Ibidem*, 346 et 66.



gines de sa famille, Terentia, demi-sœur de la Vestale Fabia, se trouvait plus attirée par le camp de la noblesse des *Patres* qu'elle ne se sentait proche de la condition de l'*homo novus* qu'était Cicéron. Pour ces raisons et quelques autres encore Cicéron répudia Terentia, qui épousa Salluste.

On a voulu douter de l'existence de ce second mariage sous le prétexte pseudo-scientifique que nous ne disposions sur ce point que du seul témoignage de saint Jérôme. Mais Pierre Grimal<sup>25</sup> a bien montré qu'un fragment de Sénèque confortait cette thèse. Du reste, Sénèque, au passage, y va de son commentaire caustique, pour accentuer le ridicule des amours de Terentia: il ironise sur le fait que, comme elle épousa en troisième noce Valerius Messala Corvinus, piètre orateur, elle était chaque fois descendue d'un cran dans l'échelle de la rhétorique... Voilà ce qu'il en coûte d'admirer aveuglément Empédocle! Quant à la pureté des grands sentiments qui avaient animé la passion de Salluste, selon Pomponius Laetus, il ne saurait être possible de se faire des illusions: Salluste aurait épousé la femme de Cicéron uniquement pour en savoir davantage sur la vie intime de son adversaire! Tout cela n'empêcha pas Terentia de faire très certainement et généreusement profiter Corvinus également de ses confidences sur Salluste. Les dieux lui en laissèrent tout le loisir puisque, en dépit ou en raison de ses crises violentes de rhumatismes, elle vécut jusqu'à l'âge de cent trois ans. Quel étrange destin! Et quelle remarquable longévité, pour une épouse qui se montrait autrefois jalouse des relations qu'entretenait, selon Plutarque<sup>26</sup>, Cicéron avec sa voisine Clodia, après qu'il eut installé ses pénates dans la maison de Crassus qu'il avait achetée au Palatin!<sup>27</sup>.

En fin de compte, Terentia a traversé longuement l'existence dans un manteau tissé du ridicule le plus bourgeois, foulant à ses pieds des hommes illustres, auxquels elle n'a rien compris, et dans l'ombre du grand Empédocle, qu'elle n'a certainement jamais lu. Du moins l'a-t-elle élu! Maigre consolation pour un fantôme en manteau de pourpre et aux sandales de bronze, dont

25 Pierre Grimal, *La litt. latine*, Paris, 1996, 193 et note 102, p. 562.

26 Pierre Grimal, *Cicéron, op. cit.*, p. 175.

27 *Ibidem*, 115 et 116.

la rage ne pouvait pas même s'exprimer en lui permettant de se retourner dans sa tombe!

\* \* \*

Mais les meilleures histoires sont sans doute celles qui savent quitter la demeure des hommes pour entrer, en finissant, dans le domaine des idées. Certes, en soi déjà, le parcours de Terentia a sa valeur et sa profondeur. Il doit cependant nous rappeler que les rivalités humaines ne trouvent leur vraie signification que dans les joutes idéologiques qui les ont suscitées et alimentées. Ainsi, la statue d'Empédocle, proche de celle de Pythagore représente et résume l'influence de la Grande-Grèce sur la naissance de cette Rome première qui, à travers l'expérience de génies, comme Ennius, s'est cherché des racines sur le sol italien pour affirmer son indépendance et son originalité par rapport aux canons rigoureux de la Grèce classique et alexandrine.

Les dieux —il faut le croire, se sont faits complices de ces aventures qui, dans le banal de la vie quotidienne et dans la grandeur de la vie spirituelle de tout un peuple, ont forgé les moules et les modèles d'une âme authentiquement nouvelle. Il restait à savoir lui trouver son mode d'expression.

Bien vite Pythagore implique et applique la notion d'une poésie-philosophique ou d'une philosophie-poétique qui annonce Lucrèce et l'explique, tout comme elle justifie auparavant l'œuvre d'Ennius. Dès lors, la pureté de la perfection appartient aux adjuvants, aux adjacents que sont Epicure et Empédocle. Le premier apporte sa théorie matérialiste. Le second offre son mélange de physique et de rhétorique. Le reste n'est que l'affaire de la recherche d'un équilibre et d'une originalité dans la simplicité. C'est peut-être cet effort que résume Lucrèce, quand il dit merveilleusement: «J'aime puiser aux sources vierges; j'aime cueillir des fleurs inconnues», images reprises, on le sait, par Virgile et Horace, comme pour approuver la force de cet imaginaire lucrétien.

On mesure désormais la force qu'il fallait pour créer, à partir du vécu le plus ordinaire, la puissance capable d'assurer

au firmament romain le triple envol de la poésie, de la philosophie et de la rhétorique, trinité sainte et sacrée, à jamais, sur le sol latin.

Cette expérience romaine, comme toutes les expériences romaines, mérite d'être sans cesse reprise et recommencée, avec succès, si possible, surtout si l'on est poète, comme Paul Valéry, quand il nous confie: «J'étais en rhétorique (= classe de première) en 1887; la rhétorique, depuis lors, est devenue première!».

ANDRÉ ARCELLASCHI

Université Jean Moulin-Lyon 3